LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 19 OCTOBRE 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, $3.00 . . . . . 6 MOIS, $1.50
4 MOIS, $1.00 . . . . . Payable d'avance

L'abonnement est considere comme renouvelé, a moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur *un avis par écrit* adressé au *bureau même* du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion . . . . . 10 cents la ligne
Insertions subséquentes . . . . . 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRE
42, Place Jacques-Cartier.

LA VIE COURANTE

J'arrive du Monument National. On jouait *Les Rantzau*, drame d'un réalisme en même temps que d'une douceur irrésistibles, véritable tranche de vie, implacable leçon qui se dégage d'une haine de famille, d'une de ces rancunes grandies et fortes qui ruinent une génération et sont une tare à un village.

Du clocher des Chaumes dont l'angelus scande la conversion d'un vieux Rantzau ; de la colline de bruyère, de la paix des Vosges où dorment les anciens et où le frère rancunier voudrait être enfoui pour ne pas souffrir sa souffrance ; du pré en friches dont l'héritage a causé la haine de ces deux fils ; de tout ce moment enfin jaillit une tristesse immense à laquelle Erckman-Chatrian ont adapté un émouvant dialogue que les acteurs interprètent avec toute l'émotion, avec tout l'art possibles.

Jean Rantzau découvre que sa fille, Louise, aime le fils de Jacques Rantzau, du haï. Jacques apprend aussi cet amour rapprochant les enfants autant que la haine éloigne les pères. Et afin de biffer ce sentiment exécré, Jean condamne sa fille à épouser un homme qu'elle est incapable d'aimer. Louise se laisse mourir plutôt que d'épouser cet homme. Jean la voit dépérir, s'en aller, agoniser et, après bien des hésitations, des orgueils, des sanglots et des humiliations, l'amour paternel vainc la haine fraternelle. Jean va frapper à la porte de Jacques. Le frère ouvre sa porte et, apercevant Jacques, le repousse avec rage.

—Va-t-en.

—Jacques !

—Va-t-en, te dis-je.

—Ma fille se meurt.

—Va-t-en, misérable !

—Laisserais-tu mourir ton fils, toi ?

—...Entre.

A la seule lecture de ce bout de dialogue, il n'est personne qui ne se sente émouvoir devant tant de sacrifice, devant tant de haine, devant tant d'amour. Eh bien !—et c'est là où je veux simplement en venir —quelques esprits forts et durs, quelques gens de finesse, quelques diseurs de calembours usés, quelques imbéciles ont trouvé le tour de s'amuser énormement de cette scène—et d'autres.

En sortant, j'ai entendu cette appréciation des *Rantzau* :

—Très drôle !

Ne faut-il vraiment pas être quinze fois blindé de patriotisme et de patience pour continuer à vouloir instruire notre population ? Nos revues s'évertuent à publier du beau et à faire connaître le beau ; nos théâtres mettent tout le souci possible à choisir les pièces les plus simples afin de fonder solidement le goût littéraire ; nos conférenciers, à petite dose, nous administrent prudemment la compréhension des chefs-d'œuvre et, malgré tout, on rit, on rit de tout, des *Rantzau* comme des ignobles farces du Théâtre Royal. Que ceux-là aient donc la décence de rester chez eux à qui il manque du cœur ou de l'intelligence.

Et c'est un peu la même chose à chaque semaine ; on applaudit, on rit, on pleure même à tort autant qu'à travers. Sans comprendre le rapport que peuvent avoir entre eux certains détails, on saisit immédiatement l'impression d'un quelconque de ces détails et, à la fin, on s'est fort amusé d'un brave noble qui portait sa perruque un peu sur l'oreille mais on a oublié le sujet de la pièce, souvent même le titre.

Ce qui est malheureusement vrai pour l'assistance au théâtre l'est aussi pour la lecture des livres. Et c'est en généralisant ainsi la remarque que j'espère me faire pardonner de mettre de la critique dans une chronique des choses de la vie courante. Après tout, on lit couramment, on fréquente couramment les théâtres, on manque couramment d'éducation et de savoir-vivre ; je fais ma remarque courante.

Tant pis pour ceux qu'elle rejoint.

*** De leur côté, nos politiciens font en ce moment leurs petits Rantzaus. Tarte-Rantzau et Préfontaine-Rantzau se sont, il est vrai, juré une haine terrible, aussi longue que ce fameux élévateur qui est déjà bien long et qui promet d'être fort élevé, mais les descendants de ces deux chefs ne s'aimant pas précisément à en dépérir, rien ne force ces deux haines d'aller s'abîmer l'une chez l'autre. Et alors ce qu'elles ont de mieux à faire c'est de mijoter et de se consommer dans leur jus...

A moins que ne survienne un Cupidon, un Cupidon siré et prénommé Wilfrid. Alors l'amour se rappellera qu'il a déjà vaincu Loth, et il viendra sûrement aussi à bout de cette rancune qui a sensiblement hérissé la surface de ce lac limpide auquel on compare le parti libéral.

Photo Laprés & Lavergne

J.-A.-C. MADORE

*** On a annoncé, puis on a contredit la nomination de M. J.-A.-C. Madore, député d'Hochelaga, aux fonctions de juge-en-chef des Territoires du Nord-Ouest. Si la nouvelle n'est pas encore exacte, elle le sera bientôt, et nous ne résisterons pas plus longtemps à offrir à nos lecteurs le portrait de ce compatriote, jeune encore, qui doit à son énergie le poste d'honneur et de confiance auquel viennent de le désigner ses chefs. M. Madore ira dans un territoire où l'idée française, pour croître vigoureurement en certains endroits, n'en est que plus étouffée en certains autres. Le nouveau juge-en-chef saura, nous l'espérons, se rappeler ses origines et faire respecter et aimer les institutions françaises et la foi chrétienne dans cette vaste région dont il aura, pour ainsi dire, à diriger la conscience.

*** Le czar est retourné chez lui après avoir visité la France, après avoir, au château de Compiègne où naguère résidaient bien des espérances, trinqué à la prospérité de la République. Les nationalistes ont applaudi à pleines colonnes de leurs journaux ; les économistes plus sérieux rêvant toujours l'alliance presque impossible de l'Allemagne et de la France ont haussé les épaules ; les gens d'affaires ont craint d'apercevoir trop d'intérêt russe dans la visite de Nicolas et une trop grande menace pour le capital français ; enfin les caricaturistes ont dit le dernier mot.

L'*Assiette au Beurre*, revue humoristique publiée par Veber, à Paris, depuis le commencement des hostilités transvaaliennes, crayonne l'accolade que la République Française donne à l'empereur des Russies et l'intitule : *Un baiser stérile.*

Ça dit tout.

*** Pauvres grands arbres !

Le froid commence, la pluie commence, le vent commence. Le vent, le fort ; la pluie, la capricieuse ; le froid, le tyran.

Les arbres serrent leurs bras pour rassurer les feuilles qui bruissent, se plaignent. Maltraités, souffletés, torturés depuis des semaines, attachés à la terre comme des hommes à la vie, ils subissent et crient, tous ensembles : " Par pitié, miséricode ! Assez, assez, assez ! "

La pluie est sans âme, le vent est sans cœur. Les arbres se tordent, convulsionnent, se pâment, s'affolent.

Les feuilles volent en tourbillons, comme des pensées tristes. Il y en a qui sont vertes : on les dirait toutes jeunes. Il y en a qui sont jaunes, presque blanches : on les dirait les plus vieilles. Il y en a de toutes les couleurs, de tous les tempéraments, et elles choient toutes, toutes, comme toutes les pensées elles volent, tournoient et tombent... Il y en a de rouges, teintes de sang.

Les grands végétaux renversent leurs têtes et voient malgré eux leurs dépouilles qui se noient dans de grandes mares pleines de salissures. Epuisés de sanglots, ils s'évanouissent. Et les dernières feuilles, les dernières pensées des arbres, de toutes les couleurs, tombent.

—Pourquoi ? demandent-ils au ciel terne qui ne les entend pas. Pourquoi ?

Pourquoi ?... Ecoutez, pauvres souffre-douleurs, parias de la nature, grands végétaux, écoutez ce qui vient vous dire cette rafale.

La rafale passe en s'esclaffant : " C'est la loi ! "

Je préfère votre sort au nôtre, pauvres grands arbres !

ENRY D'ELS.

L'ACADIE

Post certas hiemes, uret Acaius
Ignis pergameas domos.

Mais les jours sont comptés, Ménélas est vengé,
Et le vaste Ilion s'abime dans la flamme.

HORACE.

C'était en 1754 et les années suivantes.

En ce temps-là, Louis-le-bien-aimé rêvait une fête nouvelle, un plaisir nouveau ; les petits-soupers régence étaient à l'ordre du jour ; les ministres-courtisans oubliaient l'honneur dû à la France, à son noble drapeau. Les colonies périclitaient et sombraient.

La croix, décorée d'une fleur de lis et plantée par Cartier-le-Malouin sur le sol canadien voyait l'orage prêt à fondre sur elle ; le drapeau blanc allait quitter cette terre aimée. Vainement Montcalm et Vaudreuil représentaient au cabinet de Versailles l'héroïsme de ce Canada, découvert par nos marins, exploré par nos voyageurs, défendu par nos soldats, ennobli par tant d'actes de courage et de dévouement, glorifié par des Champlain, des La Salle, des Lemoyne, sanctifié par des institutions de charité, par nos missionnaires, nos prêtres et nos religieux, par des trésors de vertus, et arrosé du sang de nos martyrs.

Vainement Bougainville, l'intrépide et illustre marin, venait en personne plaider la cause de cette colonie de preux chevaliers, pure de toute trahison, belle entre toutes ses sœurs par ses malheurs, sa foi et son patriotisme.

Tout était inutile—*Post certas hiemes*, les jours lui sont comptés.

Beaujeu peut mettre en déroute à Monongahela 2,000 Anglais, il peut faire mordre la poussière au